

**Reus, 2066**

**Pablo Martín Sánchez**



**Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu**  
**Éditions Zulma & La Contre Allée**

« Pablo Martin Sánchez s'essaye cette fois au roman dystopique, et il y slalome brillamment entre les lieux communs du genre (...) : faites-vous plaisir, lisez Sánchez ! » *Focus/Vif*

« Cette troublante dystopie de Pablo Martin Sánchez reflète nos guerres extérieures et intérieures, en célébrant la force que l'on puise dans le deuil ou dans l'amour. »  
*Livres Hebdo*

« N'hésitez pas à plonger dans cette chronique de nos épreuves annoncées ! »  
Arnaud Laimé, *Bifrost Magazine*

« Un livre fort, rempli d'une grande humanité. »  
Sylvie Molines, *Le Courrier picard*

Sur le web :

« La littérature doit également servir à capturer les peurs du présent... Les romans qui abordent le futur ne traitent pas réellement du futur, mais plutôt des peurs du présent. » **Pablo Martín Sánchez** était l'invité de l'*El invitado de RFI* avec Jordi Batalle sur RFI Español (diffusé le 18 mars 2024) : <https://cutt.ly/sw2PgQKA>



« Un récit brillamment écrit et une formidable ode à l'esprit de résistance. » <https://lefictionaute.com/reus-2066-pablo-martin-sanchez-editions-zulma-la-contre-allee/>

Edition : 02 mai 2024 P.27

Famille du média : Médias étrangers

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : N.C.

Sujet du média : Culture/Arts,

littérature et culture générale



Journaliste : O.V.V.

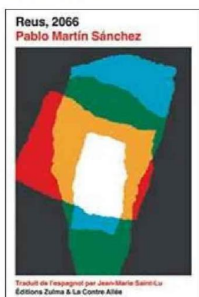
Nombre de mots : 285

## FOCUS VIF (BELGIQUE)

## DYSTOPIE

## Reus, 2066

DE PABLO MARTÍN SÁNCHEZ, ÉDITIONS ZULMA & LA CONTRE ALLÉE, TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR JEAN-MARIE SAINT-LU, 368 PAGES.



C'est un journal intime entamé un 24 juin, que des éditeurs ont décidé de publier quasiment tel quel 42 ans plus tard, en 2108, comme expliqué dans la brève introduction de ce livre, on l'a compris, pas tout à fait comme les autres. Le 24 juin 2066 donc, Pablo Martín Sánchez entame, à l'âge de 89 ans, un récit qu'il écrit sur les feuilles blanches des livres qu'il trouve –*Ma lecture et le désir de profiter de l'isolement auquel je suis condamné pour laisser un témoignage des temps convulsifs que nous vivons ne font qu'un*-. Le vieil auteur survit avec quelques résistants pas beaucoup moins vieux que lui dans un ancien hôpital psychiatrique de sa ville natale, devenu leur château fort. Une guerre mondiale, une guerre civile et la Grande Panne sont passées par là et, suite au "Pacte de la Honte", toute la Péninsule ibérique –qui ne s'appelle plus l'Espagne– doit être évacuée... Mais l'aventure, ici, sera surtout intérieure, entre souvenirs, réflexions et, comme toujours chez Pablo Martín Sánchez, entre humour et autodérision malgré un contexte terrible. Surtout, l'aventure sera ludique puisque l'auteur, aussi facétieux que talentueux, boucle avec ce *Reus, 2066* sa *Trilogie du Je*, entamée avec *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* et poursuivie avec *L'instant décisif*. Soit des récits basés successivement sur son propre nom, sa date de naissance et sa ville de naissance. Il en profite pour s'essayer cette fois au roman dystopique, et y slalome brillamment entre les lieux communs du genre. Ce qui nous amène à conclure: faites-vous plaisir, lisez Sánchez! ● O.V.V.

## AVANT-CRITIQUE ROMAN

# Pablo Martín Sánchez, "Reus, 2066" (Zulma et La Contre Allée)

Dans une troublante dystopie, l'Espagnol **Pablo Martín Sánchez** imagine la vie des derniers survivants d'une catastrophe, reclus dans un hôpital espagnol.

Par **Kerenn Elkaim**  
Créé le 15.03.2024 à 14h00



PABLO MARTÍN SÁNCHEZ - PHOTO © ISABEL RODRÍGUEZ

Journal d'un survivant. À l'heure où la planète connaît de fortes turbulences sociopolitiques, économiques et écologiques, bon nombre d'écrivains se penchent sur son avenir et sa possible fin. La période du confinement a été propice aux imaginaires florissants, tel celui de Pablo Martín Sánchez, auteur oulipien espagnol, traducteur de Raymond Queneau, Delphine de Vigan, Wajdi Mouawad ou encore Hervé Le Tellier. Après un puzzle littéraire inclassable - *Frictions* (La Contre Allée, 2016) - et deux romans (*L'instant décisif*, La Contre Allée, 2017, et *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*, Zulma et La Contre Allée, 2021), il met en scène un nouveau héros dans un moment tragique.

Ce survivant d'une troisième guerre mondiale a laissé un manuscrit, daté de 2066, révélateur de son incroyable aventure. « *Si j'écris, c'est dans l'espoir d'aider les générations futures à comprendre comment nous vivions au temps de la Grande Panne. Sauront-elles ce qu'est un livre imprimé ?* » Ce journal intime est pour lui la seule façon de laisser une trace de son existence dans cet univers dévasté. L'Espagne a sombré dans un tel chaos que les rares rescapés doivent quitter le territoire. « *Voilà la grande ironie : après tant de souffrance, tant de familles détruites, tant d'aspirations tronquées à cause d'une guerre fratricide, nous devons tous partir.* » Mais certains s'accrochent. Notamment les habitants de Reus, alias « *Reddis qui*

*signifierait croisement, réseau ou carrefour de chemins* ». C'est exactement à cela que nous invite ce roman frémissant, qui nous fait découvrir des personnages aux destins différents, réunis dans l'ancien asile psychiatrique de l'institut Pere Mata.

Certains y meurent, d'autres y survivent en créant un semblant de famille. Ils n'ont « *qu'une possibilité : attendre et résister* ». Parmi eux, l'auteur du manuscrit, un écrivain octogénaire, cultive son univers de papier. « *Il suffira de lire ce journal pour connaître mon caractère, mais je n'ai aucun problème à admettre que je suis cabochard, grincheux et maniaque.* » Ce veuf éploré, attachant, a perdu son fils et sa femme adorée. C'est d'ailleurs à elle qu'est dédié ce témoignage crucial. « *J'ai le syndrome du membre fantôme...* » En dépit du chagrin, l'écrivain se fait une place parmi cette galerie de personnages stimulants. Il vibre même face au médecin, Audrey, une femme d'une grande sensualité qui lui transmet sa force et sa flamme.

« *On pourrait penser que lorsqu'il s'agit de survivre, il n'y a pas plus de place pour les illusions ou le désir. Mais rien n'est plus éloigné de la vérité.* » Mais cet oasis inespéré peut-il les protéger de la réalité menaçante, qui sidère le protagoniste ? « *Les temps que nous vivons me sont si amers. Qu'est-ce qui pousse un être humain à en agresser un autre ?* » Constamment occupés à survivre, ils n'ont pas le temps de s'attarder sur la question. Cette troublante dystopie de Pablo Martín Sánchez reflète nos guerres extérieures et intérieures, en célébrant la force que l'on puise dans le deuil ou dans l'amour. « *Je crois que c'est Platon qui a dit que philosopher c'est apprendre à mourir. J'ai toujours pensé que la philosophie doit nous enseigner à vivre. À vivre heureux.* »

**Pablo Martín Sánchez**  
**Reus, 2066**  
**Zulma et La Contre Allée**  
**Tirage: 5 000 ex.**  
**Prix: 24 € ; 368 p.**  
**ISBN: 9791038702646**



**REUS, 2066**

Pablo Martín Sánchez - coédition **Zulma** et La Contre-Allée - mars 2024 (roman inédit traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu - 368 pp. GdF. 23 € / numérique 12,99 €)

Pablo, vieux cabochard comme il se définit lui-même, a 89 ans. Il vit dans un asile psychiatrique, en Espagne, le Pere Mata, qui est devenu le refuge d'une douzaine de personnes après la Grande Panne ayant privé une bonne part de la planète d'énergie et de technologie, et le Pacte de la Grande Honte qui ne manquera pas de faire de son pays un *no man's land* à l'issue d'une Troisième Guerre Mondiale qui s'est ouverte par la propagation volontaire d'un terrible virus.



Mais ces douze résistent : pas question pour eux de quitter leur pays. Retranchés derrière les portes de cet asile, ils repoussent les assauts sporadiques de pauvres hères, plus ou moins agressifs, à la recherche de quoi survivre. Leurs ressources sont limitées, et leur jardin souffre beaucoup d'une sécheresse qui a rendu les prévisions météorologiques inutiles. Pablo, qui se blesse à la cheville, se retrouve à l'infirmerie, sous les bons soins du docteur quinquagénaire Audrey. Celle-ci va lui apporter quelques caisses de livres, car elle sait qu'il a jadis été écrivain. Pablo commence à écrire son journal sur les pages blanches qui demeurent dans chacun de ces ouvrages, pour faire savoir aux générations futures comment on vivait après la Grande Panne. Du 24 juin au 30 septembre 2066, date ultime après laquelle son pays devra être abandonné, il va consigner la vie du camp retranché, ses réflexions de vieil homme, méditer sa relation amoureuse avec la doctoresse, refaire son trajet personnel au sein d'une Histoire qui a amené cette situation, composer un poème pour se souvenir des décimales du nombre pi...

Pablo Martín Sánchez poursuit ici la vie imaginaire de son double écrivain qu'il s'est créé dans deux autres romans, **L'Anarchiste qui s'appelait comme moi** (2012) et **L'Ins-**



**tant décisif** (2016). Cette fois-ci, il s'agit de sonder le futur à partir des peurs d'aujourd'hui et d'y projeter ce que pourrait être l'écriture une fois que le monde se sera résumé à une fonction essentielle : survivre. Dystopie qui n'est pas sans rappeler **Malevil**, de Robert Merle, bien sûr, ou encore **La Route** de Cormac McCarthy, ce roman n'est pas pour autant une énième variation sur un récit de fin du monde et sur la lutte de ses derniers survivants. Avec des règles multiples inspirées de l'OULIPO dont fait partie Sánchez, qui mêle au récit les écritures à contraintes (recettes, passages explicatifs, poésie, examen complet d'une situation ou d'un objet, etc.), ce livre est plus qu'un simple ouvrage où se mirent un écrivain et sa propre habileté. Par ses règles exposées et ses ressorts cachés mais sensibles, une étrangeté délicate se dégage de l'union entre l'écriture d'anticipation et un quotidien en quelque sorte émerveillé de littérature, en cette petite ville de Reus, peu connue, mais qui a vu se croiser des personnages célèbres. Dans cette autofiction anticipatrice, Sánchez réinvestit le banal de nos existences en faisant fleurir les angoisses de notre présent : n'hésitez pas à plonger dans cette chronique de nos épreuves annoncées !

Arnaud Laimé



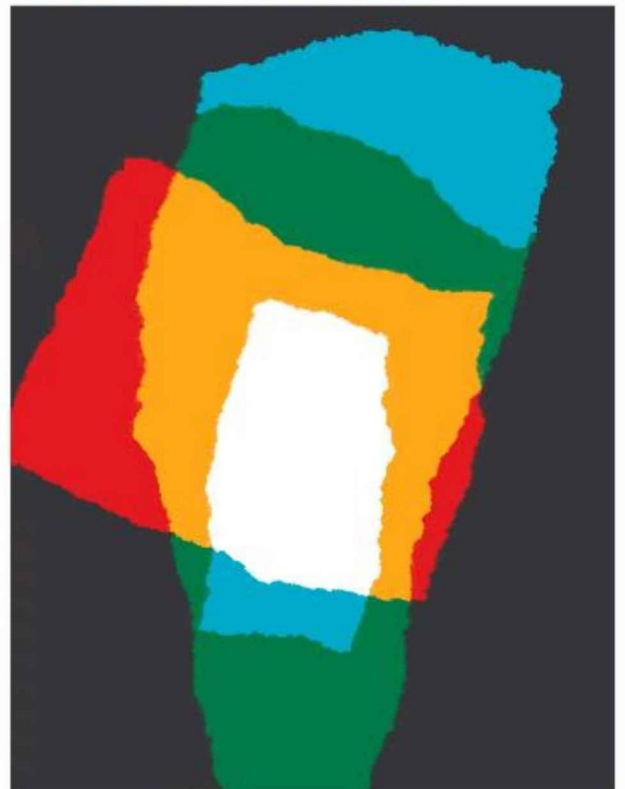


[Visualiser la page source de l'article](#)

## Chronique d'après la fin du monde

Ça y est. La Troisième Guerre mondiale est terminée. Le monde est cuit. Aboli, sans avenir. Tout ce à quoi on aurait pu se raccrocher n'existe plus. On est en 2066, au sud de la Catalogne. Pour Dieu sait quelles raisons, un inquiétant pacte de la honte a programmé l'évacuation de la péninsule ibérique. Vaïlle que vaïlle, quelques habitants - une douzaine, qui font de la résistance - ont survécu à la « grande panne ». Ils ont trouvé refuge dans un ancien asile d'aliénés, le Pere Mata, à Reus. Parmi eux, avec des moyens de fortune - il s'efforce de trouver des morceaux de page blanche, en découpant d'anciens livres, rongés par l'humidité, dans le grenier de l'asile -, un vieil homme (qui en 2066 aurait l'âge précis de l'auteur, 89 ans) s'efforce d'occuper son temps. Il joue aux échecs, apprend par cœur les décimales du nombre Pi, tient le journal de ces moments hors du temps - c'est le livre qu'on a entre les mains. Le groupe est assiégé, sans savoir exactement par qui, ni pourquoi. Il survit comme il peut, sans source d'énergie, sans lumière, avec des réserves alimentaires qui poussent à l'inventivité... L'homme raconte ce qui se passe, ce qui lui traverse l'esprit, et, forcément, se souvient de ce qui a été, d'une vie au temps de sa jeunesse, vie d'avant qui ressemble à la nôtre. Sur un fond de décor et un ton général sombre, le récit ne manque pas de rebondissements, d'humour, d'autodérision, ni d'inventivité - on n'en attendait pas moins d'un membre de l'Oulipo, cet « ouvroir de littérature potentielle » qui, depuis cinquante ans, réunit les écrivains les plus facétieux et les plus talentueux. En même temps que ce roman, les éditeurs (Zulma et La Contre-Allée) publient en poche le précédent livre de l'auteur, L'instant décisif, qui était le deuxième volet d'une sorte d'autobiographie fictive de l'auteur, commencée avec L'anarchiste qui s'appelait comme moi. Tout cela pour une mise en abîme de l'existence, de l'œuvre littéraire, pour interroger le sens de l'histoire, et montrer, en définitive le grand vide de tout cela, sauvé par l'esprit du jeu, qui apporte une bienfaisante légèreté.

### Reus, 2066 Pablo Martín Sánchez



Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu  
Éditions Zulma & La Contre Allée

R.C.-I.

Edition : 07 juillet 2024 P.27  
 Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)  
 Périodicité : Quotidienne  
 Audience : 251000



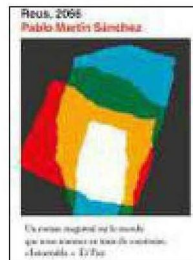
Journaliste : S.M.  
 Nombre de mots : 198

# LIVRES, DISQUES, MULTIMÉDIA

## CRITIQUE EXPRESS

### DYSTOPIE

#### 2066 : le monde touche à sa fin



Troisième Guerre mondiale, attentat bioterroriste provoquant une terrible épidémie, Guerre civile, Pacte de la Honte, Grande Panne... Bienvenue à Reus, au sud de la Catalogne, durant l'été 2066. La Péninsule ibérique doit être évacuée afin de devenir une vaste base militaire. Mais douze personnes attachées à leur terre résistent, retranchées à l'intérieur du Pere Mata, un ancien hôpital psychiatrique. Parmi eux, un écrivain de 89 ans qui reprend la plume pour tenir un journal intime où il relate, jour après jour, la survie du groupe, le rationnement, les tours de garde contre les pillards, les doutes, la mort... Mais où il se souvient également de ce monde aujourd'hui à l'agonie. « Si j'ai décidé d'écrire ce journal c'est tout simplement parce que je sens que le monde que j'ai connu touche à sa fin, et que j'aimerais laisser un témoignage de son existence avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne reste plus personne pour le raconter. » Un livre fort, rempli d'une grande humanité. S.M.

Reus, 2066, Pablo Martín Sánchez, Éditions Zulma, 368 pages, 23 €

# En attendant Nadeau

## Dystopie catalane

Pablo Martín Sánchez | *Reus, 2066. Journal d'un vieux cabochard*. Trad. de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu. Zulma & La Contre-Allée, 368 p., 23 €

Par Emmanuel Bouju / 11 juin 2024

Peut-on écrire, en castillan, la dystopie catalane d'une péninsule ibérique désertée à la suite de ses déchirements politiques et d'une épidémie mondiale d'origine bioterroriste ? Peut-on faire en sorte que ce thriller d'anticipation soit surtout un exercice de style oulipien, détournant les enjeux politiques du moment pour leur préférer, au fil d'un journal de bord de la catastrophe, l'écriture épisodique d'un « poème irrationnel » ? Avec *Reus, 2066. Journal d'un vieux cabochard*, Pablo Martín Sánchez clôt une trilogie qu'on pourrait dire des « signes d'identité » – en référence au grand roman critique de Juan Goytisolo, *Señas de identidad*, publié à Mexico en 1966. Pile cent ans avant l'histoire racontée.

Ou plutôt, devrait-on dire une trilogie de la contre-identité (comme on parle de récit contre-factuel) – nom, date de naissance, lieu de naissance définissant les temps de la trilogie, et permettant de varier les genres : l'homonymie en forme de roman historique (*L'anarchiste qui s'appelait comme moi*), le jour de la naissance, 18 mars 1977, en polyphonie de *L'instant décisif*, et finalement la dystopie de Reus – dont est originaire l'auteur. Une dystopie en forme de huis clos et survie mode d'emploi, située dans l'emblématique « Pere Mata », joyau de l'architecture moderniste catalane conçu par Lluís Domènech i Montaner pour servir d'ensemble pavillonnaire hospitalier, et dans lequel se sont réfugiés, pour des raisons pratiques autant que symboliques, les (presque) derniers rebelles de la péninsule.

Pourquoi 2066 ? Peut-être par allusion au 2666 de Roberto Bolaño. Mais le titre de Bolaño est à prendre comme un chiffre plutôt qu'une date – une clé enclenchant le mécanisme secret et sans fin de l'interprétation. Ici, c'est bien une date plausible et un lieu effectif qui font du dernier tome de la trilogie de Pablo Martín Sánchez un roman d'anticipation. Car l'action se situe dans la petite ville de Reus, après une quarantaine d'années de débâcle progressive élargie aux dimensions du monde. Et le narrateur, double manifeste de l'auteur, écrit son journal comme le faisait Roquentin dans *La nausée* – comme il aime à le remarquer – ou bien comme le faisait Samuel Pepys au moment de l'épidémie de peste à Londres, en 1666. Car, de même que le deuxième tome rejouait *Tristram Shandy* en pleine démocratisation de l'Espagne post-franquiste, le troisième rejoue le topos du journal de la catastrophe aux derniers jours du moratoire d'évacuation de la Confédération ibérique, commandé par la Fédération européenne à la suite du Pacte de la Honte – lui-même fruit de la troisième guerre mondiale suscitée (si j'ai bien compris) par l'attentat bioterroriste du Stade de France et l'épidémie du « virus de Marburg ».

Quelle réfraction exercer sur le présent depuis l'avenir ? Là où l'on attendrait qu'il approfondisse sa réflexion au futur antérieur sur les potentialités politiques des temps actuels (le roman laissant entendre qu'une guerre civile a suivi la déclaration unilatérale d'indépendance de la Catalogne), Pablo Martín Sánchez préfère disserter (excellamment, au demeurant) sur la distinction, en espagnol, entre subjonctif et indicatif, comme deux

ontologies alternatives (potentielle et réelle) inscrites dans la langue. Pendant ce temps : noirceur de l'intrigue, humour désespéré, violence et catastrophes annoncées. Une histoire d'amour sur fond de débâcle. Aucun espoir, ou si peu.

Puisqu'il s'agit d'un journal écrit dans le *manicomio* du *Pere Mata*, on pourrait croire un temps à une ruse narrative à la *Shutter Island* – mais non. Le roman se réclame plutôt, à travers son narrateur, de la théorie du « point aveugle » de Javier Cercas, pour qui (c'est moi qui choisis cette phrase dans l'essai) « *écrire un roman consiste à plonger dans une énigme pour la rendre insoluble, non pour la déchiffrer (à moins que la rendre insoluble ne soit, précisément, la seule manière de la déchiffrer). Cette énigme, c'est le point aveugle, et le meilleur que le roman a à dire, il le dit à travers elle : à travers ce silence pléthorique de sens, cette cécité visionnaire, cette obscurité radiante, cette ambiguïté sans solution* ». Mais d'énigme insoluble, de cécité visionnaire, d'obscurité radiante, et même d'ambiguïté sans solution, dans ce roman, je n'en vois point. « *Le roman est un genre qui consiste à protéger les questions des réponses* », dit aussi Cercas dans cet essai. Mais quelles sont ici les questions ? Un Pablo Martín Sánchez octogénaire, réfugié au sein d'une petite communauté d'esprits forts et libres, écrit le journal de sa fin – et il profite de l'occasion pour permettre à son moi des années 2020 d'inventer toutes sortes de destins plus ou moins catastrophiques à ses amis et à leurs œuvres, passées et futures.

La trilogie des signes d'identité, commencée par l'intrigante homonymie avec un anarchiste luttant à mort contre Primo de Rivera, s'achève par l'intervention d'un *deus ex machina* qui, dans la politique autoritaire du futur, n'a plus rien d'intrigant. On est loin des signes d'identité de Juan Goytisolo – et encore plus de ceux de son frère Luis, auteur majeur dont l'extraordinaire tétralogie *Antagonía* (trop peu connue en France) comprenait un roman intitulé *Recuento* – « récapitulation » conçue comme compte/conte à rebours de la formation et de l'histoire. C'était en 1977, à la naissance de Pablo Martín Sánchez, et tout se passait à quelques kilomètres de Reus. Point n'était besoin alors d'anticipation : le présent suffisait à remonter le temps, et il annonçait déjà les tourments de la Catalogne contemporaine.

Reste, dans ce roman divertissant et déconcertant à la fois – fruit d'une judicieuse collaboration entre les éditions Zulma et la Contre Allée –, le jeu oulipien qui le scande en forme de composition progressive d'un poème de circonstance inspirée du nombre pi (chaque mot ayant un nombre de lettres correspondant, après les trois initiales, aux décimales sans fin du nombre irrationnel – 3,1415926... comme dans la version française traditionnelle : « que j'aime à faire connaître un nombre... »). En voici le début :

« *Que j'aime à boire lentement ce ribera*

*Divin qui coule, agréable, savoureux !*

*Liquide enivrant qui le nez asticote,*

*Fait vibrer ma pauvre tête.*

*Mon ami chantons car la liberté*

*Irriguera notre vieillesse. »*



Est-il encore utile au sage ? Il est au moins utile à mesurer l'exploit de traduction du toujours excellent Jean-Marie Saint-Lu – dont on imagine qu'il a su apprécier le défi qui lui était proposé. Je n'ai pas cherché si 2066 intervenait comme l'une des séquences du nombre pi, mais je veux bien le croire.



# Pour le supplément littéraire du « Tageblatt » : Reus, 2066 (mai 2024)

Par Florent Toniello, dimanche 26 mai 2024. [Lien permanent Littératures de l'imaginaire](#)

- [Pablo Martín Sánchez](#)
- [supplément littéraire Tageblatt](#)

**Reus, 2066**

**Pablo Martín Sánchez**



Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu  
Éditions Zulma & La Contre Allée

[Je reproduis ici, passé un certain délai, mes articles consacrés à des livres relevant des littératures de l'imaginaire pour le supplément *Livres-Bücher* du *Tageblatt* luxembourgeois. Limités en signes, ces articles sont formatés pour un journal imprimé, mais celui-ci ne les publie pas en ligne.]

**La mémoire de l'avenir**

**Pablo Martín Sánchez en cabochard autofictif**

**Avec ce roman qui se projette dans un avenir pas si lointain, Pablo Martín Sánchez utilise la forme du journal pour anticiper ce que nous réservent les présents hoquets de la société. Une fable postapocalyptique classique, mais qui déploie une belle virtuosité littéraire.**

Comme l'auteur, dont il partage le nom, le narrateur a 89 ans en 2066. Laissons-le se présenter : « je ne suis qu'un vieux radoteur qui vomit ses frustrations sur les feuilles blanches des livres oubliés d'une bibliothèque disparue d'un ancien asile d'aliénés d'une ville déserte d'un ancien pays dévasté ». De fait, Reus est maintenant quasi abandonnée. Le pacte transatlantique de la Honte a prévu l'évacuation complète de la péninsule Ibérique, afin d'en faire une « base militaire pour protéger l'Occident des barbares du Sud et de l'Orient ». À quelques semaines de la fin du moratoire qui permet aux rares récalcitrants de vivre encore au pays, le Pablo Martín Sánchez de 2066 entame donc un journal, confiné avec une douzaine de personnes dans l'ex-établissement hospitalier Pere Mata. Aura-t-il des lecteurs ?

En tout cas, ces pages griffonnées sur les feuilles glanées dans des ouvrages caducs invitent à vivre par procuration la deuxième partie du XXI<sup>e</sup> siècle dans le sud de la Catalogne. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'atmosphère n'y est pas à la fête. À la militarisation démesurée de l'Occident fait écho la violence des rares habitants restés dans la ville. Sans électricité ni communications — la Grande Panne est passée par là —, avec un stock de vivres et de médicaments limité, chacun fait de son mieux pour assurer sa survie. La petite communauté retranchée dans le Pere Mata représente ainsi une exception solidaire, quoique les jalousies ou les crises de folie ne tardent pas à en ébrécher l'harmonie. Le monde décrit par le narrateur (ou l'auteur, ou les deux, allez savoir) se rapproche des classiques fictions postapocalyptiques survivalistes, avec une opposition marquée entre les puissants et les petites gens, entre les citoyens du monde et celles et ceux qui restent attachés à leur coin de terre.

L'oulipien Sánchez apporte au genre une écriture foisonnante, où s'invitent des contraintes, des listes, des rêves. Dans un journal, rédige-t-il, « il suffit de se laisser porter par le courant irréfrenable de la vie quotidienne, même si les circonstances sont exceptionnelles ». C'est ainsi que la capture d'un lapin lui permet d'insérer une recette de cuisine en bonne et due forme, ou que la fabrication d'un xylophone appelle à lire une partition bancaire, bientôt corrigée par une pensionnaire du Pere Mata. On trouvera aussi la reproduction d'une nouvelle de l'auteur publiée à la fin des années 2020. La littérature tient évidemment une place, de Durkheim à Borges en passant par Montale... ou le Catalan Gabriel Ferrater, Sánchez convoquant en filigrane les figures nées à Reus, tout comme lui. Autofiction anticipée, références multiples, humour teinté d'autodérision, le livre oppose à une société sclérosée et ultraviolente la culture humaniste de son narrateur presque nonagénaire.

Oulipo oblige, *Reus, 2066* flirte aussi avec les mathématiques : un autre fil rouge du journal est le poème mnémotechnique que Pablo Martín Sánchez compose pour évoquer les décimales du nombre pi. La longue énumération apaise les souvenirs des malheurs qui ont frappé sa famille, car même si la vie quotidienne au Pere Mata n'est pas dénuée de tendresse, le vieux cabochard est parfois rattrapé par le passé. Cabochard ? C'est qu'il est bien décidé à rester jusqu'au bout dans sa cité natale. Malgré les survols de plus en plus fréquents d'hélicoptères, qui lâchent des tracts incitant à se rendre sur les derniers navires d'évacuation. Cet entêtement permet aux générations futures — et surtout présentes — de lire sa chronique, celle de l'advenue d'une société militarisée de la méfiance. Pablo Martín Sánchez, grâce à un traitement littéraire à la fois érudit et accessible, nous met en garde avec maestria.



Pablo Martín Sánchez, *Reus, 2066*, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, [éditions Zulma & La Contre Allée](#), 2024, 368 p., 23 €